



CLASSIQUES  
GARNIER

BAETENS (Jan), VIART (Dominique), « États du roman contemporain », *in*  
BAETENS (Jan), VIART (Dominique) (dir.), *La Revue des lettres modernes. États du*  
*roman contemporain*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16853-9.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16853-9.p.0009)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1999. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## ÉTATS DU ROMAN CONTEMPORAIN

**D**ÉPUIS le début des années Quatre-vingt, le roman français est entré dans une période de profonds renouvellements. Le déclin d'une certaine littérature de recherche semble donner lieu à la recherche d'une littérature nouvelle, qui ne s'interdit plus le plaisir du récit, l'expression du sujet ni la confrontation avec le réel. Mais les critiques et les expériences des décennies précédentes ne sont pas redevenues vaines ni silencieuses. La question du soupçon n'est pas dépassée, bien au contraire. S'intéresser au roman d'aujourd'hui, c'est étudier une écriture qui, loin de se placer au-delà du soupçon, s'installe au contraire dans le soupçon et parle depuis ce point étonnant où il est si déséquilibrant de se tenir.

Parmi les écrivains que nous interrogeons, certains tentent de construire une œuvre au sein de cette fracture. Exhibant les difficultés mêmes de la parole, ils ne font pas cependant de cette difficulté la matière de l'écriture. Il s'agit plutôt d'une difficulté assumée, d'un espace du doute creusé au sein des mots. D'autres au contraire, poursuivant les limites de la littérature, cherchent à édifier les formes d'une écriture qui se joue des règles et des pratiques romanesques usuelles. Les titres — et les contenus — de deux ouvrages récents consacrés aux jeunes romanciers disent bien cette richesse plurielle et diverse : *Nouveaux territoires romanesques* (Prévost et Lebrun, 1990), *Terrains de lecture* (Jean-Pierre Richard, 1996). Voilà sans doute qui suffit à démentir l'idée de « panne » ou de « crépuscule » du roman avancée par des critiques que l'on a connus mieux inspirés, et qui invite au contraire à suivre les nouveaux détours de l'écriture romanesque.

Réunies du 6 au 13 juillet 1996 à la Fondation Noesis de Calaceite en Espagne grâce à l'amical accueil de Didier Coste, président de la Fondation, les Rencontres de Calaceite voulaient ouvrir la discussion sur ces approches diverses de l'écriture romanesque, en donnant la parole à de nombreux intervenants, venus de France, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, du Canada et des États-Unis. Il ne s'agissait certes pas d'établir un panorama du roman contemporain, mais, analysant et confrontant certaines de ses productions les plus remarquables, de chercher à comprendre les mutations des années Quatre-vingt–Quatre-vingt-dix et les enjeux des nouvelles formes romanesques qui sont en train d'émerger. Le présent ouvrage reprend les Actes de ces Rencontres.

Le texte d'ouverture de Jan Baetens rappelle la situation générale dans laquelle se trouve aujourd'hui la production romanesque et, à partir de la formule récurrente selon laquelle le roman en langue française est en crise, propose les premières pistes de réflexion. À vrai dire il est plutôt rare que l'on parle du roman en termes de santé et d'épanouissement, sinon *a posteriori* pour désigner rétrospectivement des périodes fastes auxquelles comparer le présent. L'un des meilleurs ouvrages sur le roman au début de notre siècle demeure celui de Michel Raimond, justement intitulé... *La Crise du roman. De la fin du naturalisme aux années Vingt*. On retrouvait les mêmes phénomènes dans la presse des années Cinquante–Soixante, lors des débats sur le « Nouveau Roman ». En fait le roman ne se porte jamais mieux que lorsqu'il est « en crise ». Car, moment critique par excellence, la *crise* est l'état le plus aigu, le plus vivant de la création romanesque, ce moment où l'écriture se retourne sur elle-même, met en question ses propres pratiques, interroge la pertinence de ses formes et la légitimité de ses objets. Aussi le contraire de la crise n'est-il pas la santé mais l'inertie et l'académisme.

Une première partie de l'ouvrage se consacre donc au renouvellement du « romanesque ». Le mot sans doute paraît un peu

daté : la notion même a subi de violentes attaques lors des décennies formalistes. Mais il est vrai aussi que la période contemporaine, pour attentive qu'elle demeure à ces critiques, ne tente pas moins de réinstaurer un certain plaisir d'écriture. Sans aborder ce mouvement qui, rassemblé sous l'égide de la « nouvelle fiction » revendique le pur plaisir de narrer, force est de reconnaître que de nouvelles formes de romanesque se proposent à nous. Autour des Éditions de Minuit qui furent en leur temps le promoteur le plus reconnu du Nouveau Roman, se rassemblent ainsi des écrivains virtuoses, ludiques et même parfois assez caustiques : Jean Echenoz ou Jean-Philippe Toussaint aiment à jouer avec les attentes du lecteur et avec ses souvenirs de lectures. À côté de ces auteurs, que Jérôme Lindon dit « impassibles » et que la critique appelle parfois des « minimalistes », d'autres, comme Volodine ou Savitzkaya, apparaissent comme de véritables inventeurs de langages.

Mais le romanesque n'est pas seulement l'objet de remises en questions, de dérisions et de bousclements. Il est aussi des écrivains dont le propos est plutôt d'en enrichir les possibilités. Un Jean-Claude Pirotte, par exemple, lui insuffle les élans d'un lyrisme de la prose vive du quotidien et de ses emportements. Pascal Quignard cherche à renouer avec le roman cultivé et subtil. Le ressourcement du romanesque se fait encore par des voies aussi diverses que le goût d'une certaine écriture mythique (chez Sylvie Germain), d'une autre modulation lyrique (Catherine Lépront), de jeux fantaisistes (Marie N'Diaye) ou d'un regard attentif aux formes bouleversées du réel (Danielle Sallenave). Étudiés en écho aux précédents, ces auteurs dessinent les accomplissements contemporains d'un genre manifestement très vivace.

Une thématique particulière rassemble un grand nombre de publications de ces dernières années : c'est celle qui donne lieu à ces « récits de filiation » que l'on retrouve sous des plumes bien différentes, qu'il s'agisse d'ailleurs de celles d'écrivains de la nouvelle génération ou de celles des générations précédentes. Il nous a paru intéressant d'interroger ce phénomène, non pas seulement en ce qu'il donne lieu à de nombreuses variations mais

aussi en ce qu'il semble révélateur d'une certaine position des romanciers envers un héritage qui n'est pas seulement biologique. Le souci de reconstituer l'histoire des ascendants va de pair avec la nouvelle forme d'attention qui se porte à la littérature des générations précédentes. Ce renouement avec le passé, cette attention à l'héritage littéraire sont sans doute ce qui distingue le plus notre époque de celle dont nous sortons, plus volontiers séduite par les ruptures.

Mais la controverse la plus vive qui semble dessiner une ligne de fracture dans le champ littéraire est bien celle du « retour du sujet ». Assez violemment contesté par les tenants d'une modernité continuée, le sujet n'a pas toujours retrouvé sa place. Certains cherchent comment il est aujourd'hui possible de le faire advenir sur la scène de l'écriture sans pour autant passer outre aux justes critiques dont sa représentation a fait l'objet : Jean Rouaud se fait l'historien des « hommes illustres », et Pierre Michon le narrateur des « vies minuscules ». Ce sont à chaque fois des vies sublimes et dérisoires qu'il s'agit de comprendre, de reconstruire et d'arracher à l'oubli. François Bon s'attache à ces êtres trop anonymes des cités de banlieue ou rappelle combien les générations du début du siècle ont connu un véritable basculement de civilisation. Pierre Bergounioux ne dit pas autre chose, même si dans *Miette* c'est à l'univers rural qu'il s'intéresse et non, comme François Bon dans *Temps machine*, au monde du travail industriel.

Mais si le sujet est ainsi repris en compte par tout un pan de la littérature présente (et à ces quelques récits, il faudrait sans doute ajouter ce qui se propose dans le domaine de la poésie où le lyrisme connaît de nouveaux jours), d'autres écrivains, au contraire, persistent à vouloir en effacer toutes les manifestations. Convaincus que le sujet et plus encore le récit du sujet sont une illusion, un piège, voire une mystification, ils en instituent l'absence manifeste par des jeux de miroirs sans fin où se dissout la notion même d'identité : c'est ainsi que Jean-Benoît Puech diffracte sans cesse une figure de sujet qui finit par se perdre, que Benoît Peeters explore des structures narratives égarantes et que

Jean Lahougue privilégie une écriture qui passe par l'élection de contraintes où s'interdit toute expressivité subjective.

Pour rendre compte de ces changements dans l'écriture narrative, des nouvelles orientations esthétiques qui marquent notre temps, la critique a parfois avancé le terme, repris à l'architecture, de *postmodernité*. Nous n'avons pas souhaité placer sous cette enseigne l'ensemble de ces études. Et de fait, si le terme convient peut-être à certaines des œuvres ici envisagées, d'autres en revanche lui résistent franchement. Mais la résistance au terme est aussi d'ordre logique. Aussi est-ce en philosophe que Sémir Badir aborde à nouveaux frais cette question lancinante des rapports entre l'histoire littéraire et la notion de « postmodernité » dont la pertinence et l'extension méritent d'être réinterrogées.

Les Rencontres de Calaceite ont en outre bénéficié de la présence, aux côtés de Jean Lahougue, de deux autres romanciers : François Thibaux et Jean-Claude Montel. Le premier n'a pas souhaité donner une forme écrite à son intervention. Celle de Jean-Claude Montel, qui vient de publier *Relances à pagailles* aux Éditions du Rocher, est parue sous le titre « L'Écriture clandestine » dans le n°43 de la revue *Horlieu*. De même, la communication de Ralph Sarkonak, qui traitait de l'œuvre d'Hervé Guibert, a trouvé place dans le volume collectif intitulé "*Le Corps textuel d'Hervé Guibert*" (collection « La Revue des lettres modernes/ L'Icosathèque », 1997). Le lecteur pourra enfin retrouver l'intervention de Gianfranco Rubino, « Alain Nadaud, la remontée du sens » dans "*Mémoires du récit*", premier volume de la Série *Écritures contemporaines* (collection « La Revue des lettres modernes », 1998).

Nos travaux n'ont sans doute pas épuisé le sujet, loin de là. Mais ils ouvrent un chantier important et ambitieux : celui de la création contemporaine, trop souvent tenue à l'égard des recherches universitaires. Surtout, ils montrent combien ces œuvres éclairent notre temps et nous invitent à relire les grands textes de notre passé à leur lumière. C'est, à travers elles, toute la littérature qui ne cesse de se proposer à notre attention.

Jan BAETENS, Dominique VIART